



laboratorio dell'immaginario

issn 1826-6118

rivista elettronica

http://cav.unibg.it/elephant_castle

DÉTOURS DE L'ERREUR

a cura di Franca Franchi

gennaio 2016

LORELLA SINI

De quoi le lapsus est-il le nom ?

Pour que la survenue d'une erreur dans l'élocution, dans l'expression discursive soit qualifiée de lapsus, il faut que cette erreur soit investie d'un sens. Le lapsus, en effet, est un véritable « événement discursif » dans la mesure où il surgit comme un fait potentiellement interprétable dans la linéarité du discours. L'ordre de celui-ci est troublé à la fois au plan du signifiant et au plan du signifié, même si l'on a l'impression que c'est d'abord le signifiant, la matérialité du signe, qui dérape. Il s'agit d'un fait unique troublant, relevé et interprété comme une (non-)coïncidence pertinente : la non-coïncidence du référent avec le dit, se doublant d'une non-coïncidence des mots à eux-mêmes¹. Cette non-coïncidence se mute éventuellement, en auto-réception, avec une réaction autonymique « après coup » de l'énonciateur qui réassure son dire et gomme l'hétérogénéité malvenue, en quelque sorte « montrée malgré elle ». Le fait anodin, l'erreur ou la faute, se transforme dès lors en événement par son appréhension même, en tant qu'objet du discours.

Nous allons rappeler, au-delà de la célèbre théorie freudienne, dans une optique plus spécifiquement linguistique, les différents mécanismes cognitifs à l'origine des tensions énonciatives sous-jacentes qui justifient l'apparition des lapsus. Ce phénomène peut recouvrir toutes sortes de productions « fautives » que nous

¹ Nous reprenons ici les études de J. Authier-Revuz sur les figures d'hétérogénéités énonciatives; cf. AUTHIER-REVUZ J. (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi*, t. 1 et 2, Paris, Larousse.

pouvons classer aussi bien du point de vue morphologique que du point de vue sémantico-discursif. Les opérations linguistiques en jeu dans la créativité du langage ordinaire peuvent éclairer, comme Saussure l'a montré, en quoi la survenue d'un lapsus témoigne de liens significatifs co-textuels tissés dans le fil du discours, parfois à l'insu même du sujet parlant ou du scripteur.

Mécanismes cognitifs et formation du lapsus

Comme on le sait, les lapsus ont été un objet d'étude privilégié de la psychanalyse. C'est dans la troisième leçon de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901 traduit en français en 1922²), que Freud estime pouvoir sonder l'inconscient à travers les mots d'esprit (*Witz*), les « idées oniriques latentes » dans l'interprétation du rêve et enfin dans les erreurs ou les lapsus. Mais ce qui est susceptible d'intéresser le linguiste, c'est le fait que tous ces phénomènes psychiques qui peuvent être entendus comme des messages subliminaux, non intentionnels sont symptomatiques d'une activité sémiotique qui échappe au contrôle du sujet parlant. Mots d'esprit, erreurs ou lapsus apparaissent comme les traces d'un processus associatif qui relie par une quelconque motivation – et cette motivation peut apparaître comme très incongrue – leur occurrence à un autre signe, ou comme on dirait dans la terminologie peircienne, à un autre interprétant.

Gustave Guillaume déjà, dans sa théorie de la psycho-systématique du langage tente d'expliquer les mécanismes psychiques à l'origine de l'expression linguistique³ ; celle-ci est dépendante d'une chronogenèse, de saisies cognitives plus ou moins précoces ou tardives, dans la production du discours, qui livrent d'abord les éléments formateurs (la morphologie), puis le vocable et enfin la phrase. La saisie désigne une interception dans le temps opératif de la pensée, un temps infinitésimal que G. Guillaume a surtout

mis en lumière à propos du verbe, des modes et des temps ainsi qu'à propos de l'article, défini et indéfini. L'existence de ces saisies peut éclairer le fait que quelque chose se passe dans l'organisation de la parole-cible planifiée par le locuteur : cette dernière recouvre une, voire deux unités cognitives qui sont aussi des unités intonatives, chacune de l'ordre de six à dix syllabes en français, correspondant à peu près à une césure syntaxique. L'expression orale sous le contrôle permanent de la boucle de rétroaction ou *feedback* audio-phonatoire, précède parfois l'intention première qui est involontairement déviée et qui se réalise alors en lapsus.

S'intéressant exclusivement aux processus formels et non sémantico-discursifs, Mario Rossi⁴, phonéticien de formation, classe les *lapsus linguae*, ou erreurs de langage à partir d'un corpus oral, auxquels il consacre son étude, en fonction de l'unité impliquée dans l'erreur : le mot, la syllabe, la consonne, la voyelle ou le trait (c'est-à-dire le phonème). L'erreur se produit par anticipation ou par persévération, suivant que l'origine se situe à gauche ou à droite de l'erreur : il s'agit dans ce cas d'une origine d'ordre syntagmatique. Mais elle peut aussi ne pas être contextuelle (dans le sens où elle n'est pas immédiatement identifiable dans le discours) : elle est alors d'origine paradigmaticque. M. Rossi les classe également en fonction du type d'erreur, classement que nous reprenons ici⁵ :

- l'amalgame, « Ya beaucoup d'étudiants, mais y a tout le (circuit) » (= circuit + cursus) ;
- l'omission ou suppression de phonèmes : « éligibilité » au lieu de « éligibilité » ;
- l'haplogogie, ou contraction de plusieurs unités, sorte d'amalgame syntagmatique : « la dégralité » au lieu de « la dégradation de la qualité » ;
- l'insertion (de mot, de syllabe, de phonème) : « anatolmiquement » pour « anatomiquement » ;

² FREUD S. (1922), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot.

³ Voir l'entrée « saisie » in BOONE A., JOLY A. G. (1996), *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan.

⁴ ROSSI M., PETER-DEFARE E. (1998), *Les lapsus ou comment notre fourche a langué*, Paris, PUF, p. 19.

⁵ *Ibid.*, p. 28.

– l'interversion, ou métathèse : « des mûres et des pas vertes » au lieu de « des vertes et des pas mûres » ;

– la substitution : paradigmatique (« il se trouve qu'on dépense énormément de pognon » au lieu de : « ... qu'on dépense énormément de pognon ») ; ou syntagmatique (« l'Opéra Pastille » au lieu de « l'Opéra Bastille »).

Cette modélisation est le résultat d'analyses de type mécaniste. Cependant, des considérations sémantiques et une approche textuelle peuvent nous aider à circonscrire le phénomène du lapsus en tant qu'objet discursif.

Une typologie de lapsus

Les lapsus sont généralement répertoriés en trois catégories : le *lapsus linguae*, le *lapsus calami* et le *lapsus memoriae*. Nous pourrions en ajouter d'autres, comme le lapsus de traduction, autrement appelé *lapsus translatici*, ou le lapsus de lecture dénommé *lapsus lectionis*. Il est également des catégories de lapsus qui n'ont pas encore fait l'objet, à ma connaissance, d'étude spécifique. C'est le cas, par exemple, du lapsus d'audition que la psychanalyste Pier-Pascale Boulanger a décidé de baptiser « otocensure », à la fois censure de soi et censure de l'écoute⁶. En effet, des chercheurs ont expérimentalement remarqué que la collecte de lapsus pouvait être faussée dans la mesure où une écoute attentive des enregistrements du corpus relevé lors d'une enquête sur ce phénomène, avait montré que les 2/3 des lapsus réels étaient passés inaperçus aux oreilles des enquêteurs alors que la moitié des erreurs qui avaient été identifiées s'étaient révélées, en fin de compte, imaginaires⁷. De là, sans doute, la pertinence de l'adage qui dit

⁶ BOULANGER P.-P. (2009), « Quand la psychanalyse entre dans la traduction », in *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 54-4, pp. 733-752.

⁷ FERBER R. (1991), « Slip of the tongue or slip of the ear – On the perception and transcription of naturalistic slips of the tongue », in *Journal of psycholinguistic research*, 20-2, pp. 105-122. Voir également ARNAUD P. (1997), « Les ratés de la dénomination individuelle : typologie des lapsus par substitution de mots », in BOISSON C., CHOIRON P. (sous la direction de), *Autour de la dénomination*, Lyon, PUL, pp. 307-327.

que l'on entend que ce que l'on veut bien entendre.

Le *lapsus memoriae* est, de tous, le moins étudié : il est, en effet, délicat d'observer les oublis (de noms propres, de noms étrangers avec ou sans fausses réminiscences, de phrases ou de vers), sans être en présence du locuteur, comme le faisait Freud en son temps lequel, interrogeant ses patients, réussissait à établir l'origine du « refoulement » : « Les mots oubliés ou défigurés se trouvent mis en rapport, en vertu d'une association quelconque, avec une idée inconsciente, dont l'action visible se manifeste précisément par l'oubli⁸ ». Les oublis momentanés agacent l'écrivain tout autant que le traducteur qui s'évertue ponctuellement à saisir au vol un mot que l'on a, comme on dit trivialement, sur le bout de la langue.

Les *lapsus calami*, en revanche, semblent éveiller la curiosité des chercheurs, en particulier ceux qui s'intéressent à la génétique du texte. Disposant de manuscrits ou de tapuscrits originaux, les chercheurs scrutent les faux pas, les hésitations et les corrections de l'auteur qui dévoilent ainsi les strates successives du processus rédactionnel, qui permettent « l'accès à la chronologie du geste scriptural⁹ ». Le chercheur peut ainsi essayer d'identifier « l'ordre de l'advenue des mots », par la rature et la « post-superposition » des unités verbales sur la ligne d'écriture tapuscrite : il est possible d'accéder ainsi à une représentation tangible de ce qui se passe dans le discours en train de se dire. Aujourd'hui, l'utilisation des écritures médiées par ordinateur, la rapidité de la saisie sur écran, ont pour conséquence le renoncement au scrupule d'une relecture normative. Les fautes de frappe ou graphie manquée doivent être différenciées, nous dit Irène Fenoglio, du lapsus écrit à proprement parler : ces erreurs reconductibles au seul signifiant sont celles qui ont pour origine une manœuvre erronée de la saisie sur

⁸ FREUD S. (1922), *op. cit.*, p. 23.

⁹ Voir l'entrée « saisie » dans BOONE A., JOLY A. G. (1996), *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan.

le clavier, facilement identifiables comme telles lorsque les touches sont contigües. Le principe d'économie favorise les lapsus écrits, c'est-à-dire des graphies fautives entraînant des interprétations ambigües et ce, de plus en plus souvent de la part d'experts en écriture comme, par exemple, dans les écritures journalistiques. Nous avons ainsi pu relever, dans un article scientifique justement consacré au lapsus, consulté pour notre étude, la présence incorrecte mais fréquente par ailleurs d'un accent circonflexe abusif ou hypercorrectif dans le syntagme « des études déjà *faïtes* dans ce domaine », un accent circonflexe qui assimile le verbe « faire » à une ascension au sommet, au « faîte » de la gloire, l'accent circonflexe pouvant être ressenti et interprété comme une marque de distinction, voire de majesté. Les deux lexies se fondent en une seule ; la lexicogenèse et le sémantisme des deux unités se télescopent également comme dans les mécanismes de création néologique des mots-valises.

La tentation d'interpréter certaines fautes de frappe, cependant, comme un message intentionnel crypté, livré au grand jour par celui qui l'énonce malgré lui, semble parfois irrépissable. Écrire « ving terreurs » au lieu de « vingt erreurs¹⁰ », n'est-ce pas, au bout du compte, attendre la faute à combattre avec effroi ? Le linguiste, chez qui la recherche du sens est compulsive, ne peut s'empêcher de rétablir une cohérence énonciative du texte. De même, les erreurs systématiques dans l'échange de désinences des verbes de la première personne (en -s) par la troisième personne (en -t), font apparaître un tiers dans l'acte d'écriture, cette non-personne située dans l'en-dehors de l'*ici* et *maintenant* énonciatif, disait Benveniste. Écrire « je fait » au lieu de « je fais », « c'est moi qui l'a dit » au lieu de « c'est moi qui l'ai dit », c'est faire intervenir la voix d'un autre qui n'a, en l'occurrence, aucune légitimité sur la scène énonciative mais qui est pourtant bien là. À

l'oral comme à l'écrit, énonciateur et co-énonciateur apparaissent dans ces formes de clivage du sujet parlant ou écrivant. Ce doublement peut favoriser l'attitude de surplomb de l'énonciateur sur son propre discours et entraîner des commentaires méta-énonciatifs réparateurs. Ceux-ci ont pour but de neutraliser l'entropie, l'altération – « au plein sens de l'altérité éprouvée » – que pourrait susciter cette distorsion dans la réception du message¹¹. De même, il n'existe pas, à ma connaissance, d'étude exhaustive sur les lapsus de traduction (ou *lapsus translatandi*) en tant que tels, pourtant nombreux, et que les lecteurs attentifs et les chercheurs en traduction relèvent régulièrement au cours de leurs pratiques. Cependant, sous cette appellation, comme nous le suggère P.-P. Boulanger¹², nous pouvons ranger toutes sortes d'erreurs de traduction : il s'agit en premier lieu de ce que les correcteurs ont l'habitude de qualifier comme « barbarismes », dénommés plus justement en linguistique « néologismes », définis comme tels lorsqu'ils ne sont pas attestés dans les dictionnaires. Mais les contresens ou substitutions d'un mot par un autre par méprise ou relâchement de l'attention en font également partie, tout comme les oublis purs et simples (lorsque le traducteur supprime une ligne, un passage, un paragraphe du texte-source), les dates ou les noms propres mal recopiés ; les amnésies en tous genres sont également englobés dans cette catégorie. Il est un cas particulier d'erreur de traduction qui nous paraît singulièrement fréquent, une erreur due aux mauvais tours que nous joue notre mémoire lorsque nous traduisons, que ce soit notre mémoire de travail, également appelée mémoire à court terme, ou notre mémoire à long terme. Il s'agit de formes de contaminations par des

¹¹ Cette figure fait partie des cas de « non-coïncidence des mots à eux-mêmes » ; cf. AUTHIER-REVUZ J. (1995), *op. cit.* ; id. (2004), « Musiques méta-énonciatives : le dire pris à ses mots », in *Marges Linguistiques*, 7, pp. 85-99 ; [En ligne] http://www.revue-texto.net/Parutions/Marges/00_ml072004.pdf, consulté le 8-3-2015.

¹² BOULANGER P.-P. (2009), *op. cit.*, pp. 739-740.

¹⁰ Énoncé emprunté à BOULANGER P.-P. (2009), *op. cit.*, p. 739.

images verbales « flottantes ou nomades », dit Freud, qui n'accèdent pas au seuil de la conscience mais dont l'efficacité est notable¹³. Pour Daniel Schacter¹⁴, ces contaminations se réalisent essentiellement dans les erreurs de méprise ou de suggestibilité. Selon l'auteur, la méprise consiste en une confusion avec ce qu'on se figure avoir déjà vu, alors que la suggestibilité est l'émergence de faux souvenirs, l'un recoupant parfois l'autre :

*Avanzava infatti contro Giovanni Drogo l'ultimo nemico. Non uomini simili a lui, tormentati come lui da **desideri e dolori**, di carne da poter ferire, con facce da poter guardare, ma un essere onnipotente e maligno.*
(Dino Buzzati, *Il deserto dei tartari*)

Effectivement s'avancait contre Giovanni Drogo l'ultime ennemi. Non point des hommes semblables à lui, tourmentés comme lui par **des déserts et des douleurs**, des hommes d'une chair qu'on pouvait blesser, avec des visages que l'on pouvait regarder, mais un être tout puissant et méchant. (*Le désert des Tartares*, traduction de Michel Arnaud¹⁵)

Comment ne pas penser que le traducteur a failli un instant à la maîtrise de son texte, qu'il s'est fourvoyé en laissant courir sa plume, qu'il n'a pas tenu sa parole de traducteur, qu'il s'est fait prendre en flagrant délit de trahison ? Le traducteur n'est plus un passeur mais un sujet faisant transparaître la langue au travail, actualisée dans son texte. Il exhibe ici ce « quelque chose qui se dit en plus », tout en tissant une trame cohérente pour son texte ci-

¹³ S. Freud reprend ici une étude de R. Meringer et C. Mayer qu'il cite ; cf. FREUD S. (1922), *op. cit.*, chap. 5.

¹⁴ SCHACTER D. (2003), *Science de la mémoire, Oublier et se souvenir*, Paris, Odile Jacob ; voir également LORNET M. (2004), « Procédures mnésiques et anamnèse - Des multiples ravissements du traduire », in LORNET M. (éd.), *L'a-perçu du texte dans la traduction*, Paris, Harmattan, Cahiers du RAPT, pp. 35-57.

¹⁵ BUZZATI D. (1940), *Il deserto dei tartari*, Milano-Roma, Rizzoli ; *Le désert des Tartares* (1949), traduction de M. Arnaud, Paris, éditions Robert Laffont.

ble : il donne à voir, en effet, ce que l'on a coutume d'appeler « une traversée du désert », cette absence – prolongée – de « désir ». La méprise est ici, bien entendu, provoquée par le martèlement du signe « *deserto* » tout au long du roman de Buzzati, dont le sème opère un pouvoir irradiant sur les signifiés contextuels même à distance ; le surgissement du *désir* étouffé par la platitude d'un *désert* omniprésent qui le réprime, est invoqué dans un au-delà du sens que le traducteur a inconsciemment attribué au texte de Buzzati, imposant à son insu des sèmes afférents au lexème originel.

C'est un peu un cas similaire qui se produit dans la traduction en italien d'un roman contemporain de François Bégaudeau, « Entre les murs » : « *La classe*¹⁶ ». Dans le texte original, le narrateur utilise deux fois à quelques pages de distance le vocable « banane » dans deux acceptions différentes que les traductrices n'ont pas su entendre, et qu'elles rendent par le même équivalent, sans doute par présomption d'isotopie. La première fois, le vocable apparaît chez Bégaudeau dans l'expression figée familière, exprimée implicitement il est vrai : « (avoir) la banane », c'est-à-dire « avoir le sourire », la seconde fois dans l'acception « sacoche portée en ceinture » (en italien « *marsupio* ») :

Élise est entrée avec **les commissures aux oreilles**, refermant la porte sur le frappeur infatigable.

Ils sont incroyables quand même.

La banane. (François Bégaudeau, *Entre les murs*)

Élise è entrata, un sorriso che arrivava alle orecchie, e ha richiuso la porta in faccia all'irriducibile che stava lì a bussare.

Però sono incredibili.

Il marsupio. (*La classe*, traduction de Tiziana Lo Porto et Lorenza Pieri)

¹⁶ BÉGAUDEAU F. (2007), *Entre les murs*, Paris, Gallimard ; *La classe* (2008), traduction de T. Lo Porto et L. Pieri, Torino, Einaudi.

La deuxième acception :

Il s'est levé, a calé **sa banane** bien au centre sous son blouson New York Jets, enjambé le pied de Fayard tendu en croche-patte sur son passage, [...]. (François Bégaudeau, *Entre les murs*)

Si è alzato in piedi, ha sistemato il marsupio, ben al centro sotto il giubbotto "New York Jets" », scavalcato il piede di Fayard teso per fargli lo sgambetto, [...]. (La classe, traduction de Tiziana Lo Porto et Lorenza Pieri)

Il s'agit d'un cas de contamination ou d'aveuglement d'une acception par une autre, donc de suggestibilité et/ou de méprise. Ce que les correcteurs aurait qualifié ici de contresens est dû, en réalité, à la récurrence de certains traits stylistiques caractérisant ce roman que les traductrices ont ici actualisés. En effet, la prose du roman est marquée par les nombreux échanges et les conversations inopinées ; l'écriture hachée (ponctuation aléatoire, coq-à-l'âne narratif) favorise la perception chaotique d'une réalité verbale abrupte, non policée. Le manque de fluidité de l'écriture, son absence de cohésion incitent de manière mimétique l'interprétation d'une incohérence sémantique. En d'autres termes, les traductrices ont abusivement accentué l'incohérence textuelle qui était déjà par ailleurs thématisée dans le roman ; la fausse isotopie a été induite par l'impression référentielle de fragmentation qui a entraîné la neutralisation du sème « sourire » dans l'unité « la banane » du premier énoncé alors même que ce sème est co-textuellement actualisé dans l'énoncé antérieur « commissures aux oreilles » auquel il est relié. Quant à la seconde acception, si elle a bien été entendue par les traductrices, elles en ont, en quelque sorte « surévalué » rétroactivement la saillance.

C'est généralement le *lapsus linguae*, à proprement parler, qui cristallise l'attention des observateurs et des linguistes en particulier.

Dans le langage courant, le lapsus est identifié à une erreur de langage, un raté de l'élocution, apparaissant dans le fil d'un discours oral, de manière impromptue, perturbant la chaîne parlée¹⁷. Ce défaut de communication se présente comme une scorie aussi bien au niveau du signifiant qu'au niveau du signifié, en admettant que l'on puisse scinder les deux. Au niveau du signifiant, on considère que la langue a malencontreusement fourché ; l'énonciateur peut s'en excuser dans un commentaire réparateur après-coup ou au contraire accueillir ce sens en plus, se faire le « complice, si l'on veut, de la langue et de ses hasards, mais auquel il se rallie sur un mode jubilatoire¹⁸ ». Au niveau du signifié, l'unité linguistique affectée (généralement un lexème) est perçue par le sujet parlant lui-même ou par l'interlocuteur comme ayant un certain à-propos dans le discours : c'est pourquoi on dit souvent que le lapsus est « révélateur », sous la fausse apparence d'im-pertinence discursive. Depuis que l'on dispose d'enregistrements de la langue parlée, certains lapsus, comme ceux des hommes et des femmes politiques, sont repris, rediffusés, commentés, soumis à la risée médiatique et à la vindicte populaire. Lorsqu'en avril 2011, un homme politique, secrétaire d'état, répond à la question d'un journaliste : « Quel est votre roman préféré ? » par le nom d'une marque de prêt-à-porter : « Zadig et Voltaire » (au lieu de « *Zadig* de Voltaire »), le doute s'insinue dans la sincérité de sa réponse, ouvrant une brèche dans la légitimité de son pouvoir, par ce qu'il nous donne à voir, comme l'on dit ironiquement, à « l'insu de son plein gré » : le vernis factice du paraître et la servitude consentie aux lois du marketing culturel et/ou politique.

Dans la conversation courante, nombreuses sont les expressions qui viennent « à point nommé » dévoiler un sens implicite que

¹⁷ PALLAUD B. (1999), « Lapsus et phénomènes voisins dans la langue parlée. Problèmes d'identification », in *Recherches sur le français parlé*, 15, pp. 55-77.

¹⁸ AUTHIER-REVUZ J. (2004), *op. cit.*, p. 93.

l'énonciateur n'avait pas prévu. Ce que les mots « choisissent » de dire surprend parfois l'énonciateur qui accueille cet excès de sens comme bienvenu dans un « auto-dialogisme réflexif¹⁹ », au moyen d'expressions autonymiques telles que « c'est le cas de le dire », « si j'ose dire » etc. qui modalisent le dit : un reportage montre les photos de la guerre de 14-18 en noir et blanc, la voix off dit : « chaque fois qu'il y avait *un temps mort*, c'est le cas de le dire, les photographes s'attelaient à la tâche » ; l'animateur commente une affaire judiciaire : « le procès est très très mal *barré*, si je puis m'exprimer ainsi ».

D'autres fois, cet excès de sens peut-être ressenti comme malvenu ou malséant. Par exemple, appeler ironiquement les Français dits « de souche », les « Souchiens », dans un élan de créativité néologique pour le moins hardi qui a échappé à l'énonciatrice sur un plateau de télévision, a été considéré comme une injure raciale « anti-blanc » par les membres d'un mouvement d'extrême-droite qui y ont lu la double acception supposée intentionnelle de « sous-chien²⁰ ». En d'autres termes, le lapsus confirme la théorie saussurienne sur la fortuité des changements linguistiques basée sur des accidents de transmissions entre sujets parlants, des processus analogiques qui deviennent parfois des étymologies populaires.

La survenue des lapsus surgissant de manière plus ou moins malencontreuse ou, au contraire, très opportunément dans le fil du discours, nous rappelle que la production d'énoncés ne se réduit pas à l'agencement de dénominations de concepts, mais qu'elle est le fruit de l'assemblage d'une chaîne composée d'unités linguistiques qui disent parfois trop bien et trop vite ce qu'elles (ne) veulent (pas) dire, comme si la présence d'un élément de cette chaîne activait de manière irrépressible et parfois irrationnelle d'autres images verbales présentes dans la langue sous la

forme de collocations, d'expressions figées ou d'ensembles méronymiques (des lexèmes appartenant au même domaine sémantique), en latence dans le discours. Dans la conversation courante, des chaînes sémantiques se construisent ainsi, formant des « jeux de mots » tantôt de manière plaisante, tantôt passant inaperçus, à propos desquels l'énonciateur ou les participants à l'échange ne réagissent pas. J'en ai relevé quelques-unes : un sinistré lors des inondations dans le sud de la France au printemps dernier déclare à bout de nerfs sur une chaîne de télévision : « Il arrive un moment où il y a *un trop plein* » ; un auditeur annonce qu'il va partir en croisière, l'animatrice lui prédit : « Il va se passer des choses, la femme de votre vie vous attend peut-être sur le bateau... en tout cas, des personnes sympathiques vous allez *en croiser* ».

Des principes sous-jacents à l'expression de la parole ou « les mots sous les mots »

Les erreurs d'expression peuvent être justifiées par les processus de construction de la chaîne parlée, avec ses agencements syntagmatiques, spécifiques à chaque langue, et par les processus de construction du sens, aussi bien du côté de celui qui le crée que de celui qui le reçoit. L'apparition impromptue des lapsus témoigne de la langue au travail, de ses mutations aussi bien au niveau diachronique qu'au niveau synchronique. Ainsi, nous observons à travers eux, des processus primaires de lexicogenèse tels que la condensation, par exemple dans les mots-valises : « pratiquer l'esquivoque » (« esquive » + « équivoque »), « la bravitude » (inventé par Ségolène Royal à partir sans doute de « bravoure » + « aptitude ») ; le déplacement dans les méatèses, que l'on a coutume d'appeler, en langage ordinaire, des contrepétories : « la rare gouttière » pour « la gare routière », « chacun doit aimer sa partie » pour « chacun doit aimer sa patrie » ; la paronymie ou malapropisme : « un célibataire invertébré », « il conduisait sous l'empire de la cocaïne », « on

¹⁹ AUTHIER-REVUZ J. (1995), *op. cit.*, t. 2, p. 774.

²⁰ Ce néologisme a été employé en 2007 par la porte-parole du parti des Indigènes de la République ; accusée de racisme, la militante a été relaxée.

m'a fait trois points de soudure ». Nous pourrions également invoquer les figures de rhétorique telles que les *tmèses*, ou encore les relations métaphoriques à longue distance qui révèlent des pensées obsédantes, les hypallages qui renversent « l'ordre des choses » dans la permutation des prédications : taxées alors d'« impropres », ces figures s'apparentent à des métonymies *in absentia* : « la peau blonde » et les « cheveux dorés » (Saint-Loup décrit par Proust dans *À la recherche du temps perdu*), « un officier suisse m'a volé ma montre russe²¹ ».

Si les phénomènes d'isotopies, comme la métaphore filée, ont été systématiquement exploités dans les parcours interprétatifs du texte, les phénomènes d'isophonie et leur répercussion sur le sens à attribuer à un texte semblent encore marginales. C'est Starobinski²² qui, le premier, s'intéresse aux études peu comprises de Saussure sur les anagrammes. Ces figures énigmatiques devraient être plus justement définies comme paragrammes, c'est-à-dire des isophonies ou « paraphrases phoniques ». Les paragrammes se réfèrent à la composition prosodique d'un texte, par dissémination complète ou partielle des éléments sonores ou graphiques qui composent un mot-thème. Cette diffraction s'opère « hors de l'ordre dans le temps qu'ont les éléments », les phonèmes du mot-thème apparaissant à la surface du texte dans le désordre²³. Saussure utilise même l'expression « un tour de passe-passe » pour illustrer ces déplacements non-consécutifs de phonèmes qui produisent une « moyenne des impressions acoustiques hors du temps²⁴ ». La mise au jour de cette diffraction du mot-thème - souvent un nom propre - dans le texte selon une succession non-

²¹ RASTIER F. (2001), « Indécidable hypallage », in *Langue Française*, 129, pp. 11-127.

²² STAROBINSKI J. (1971), *Les mots sous les mots – Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.

²³ Comme le remarqueront les exégètes de Saussure, ces études remettent bel et bien en cause le principe que l'on croyait fondateur de la linguistique : la linéarité du signifiant.

²⁴ ARRIVÉ M. (2007), *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF, p. 63.

linéaire permettrait le dévoilement d'une sorte d'inconscient du texte : les assonances (relatives aux voyelles) et les allitérations (relatives aux consonnes), tressent une trame poétique sous-jacente, subliminale, pourrait-on dire. Dans son étude de la poésie homérique et le vers saturnien - la forme la plus ancienne de vers de la poésie latine -, Saussure qualifie ces faits d'« épiphénomènes poétiques ».

Récemment, on a ainsi pu montrer²⁵, grâce à la linguistique de corpus, à l'usage de méthodes quantitatives et la numérisation de corpus littéraires phonétisés, que dans les pièces de Racine dont le titre porte le nom du personnage principal, les phonèmes de ce nom, par exemple sous la forme de paronymes disséminés tout au long du texte, sont significativement plus élevés et se trouvent de plus souvent placés à la rime. Il est possible de relever également des corrélats sémantiques dans des fragments de textes extraits de différents romans d'un même auteur. Ainsi, François Rastier a pu mettre en évidence des paronomases qui apparaissent dans la confrontation de certains fragments du *Médecin de campagne* (1833) et de *La cousine Bette* (1846) de Balzac ; les sèmes actualisant la figure de Judith, dans l'un, entrent en résonance avec ceux de la figure de M^{lle} Judici dans l'autre ; ils se réitèrent d'un élément descriptif à l'autre, mettant au jour une interprétation qui peut sembler à première vue, surprenante²⁶.

Mais les spécialistes de marketing se servent également des chaînes paragrammatiques que l'on peut détecter dans les mes-

²⁵ BEAUDOUIN V. (2002), *Mètre et rythmes du vers classique. Corneille et Racine*, Paris, Champion.

²⁶ « En premier lieu, comme leur mise en parallèle les contextualise réciproquement, les passages rapprochés échangent des sèmes par propagation. Par exemple, on comprend qu'Atala Judici dans *La cousine Bette* (1846) a les caractéristiques balzaciennes d'une juive car elle résulte d'une transformation du prénom Judith ; le nom du quartier qu'elle habite (la petite Pologne) se trouve remotivé, car la Judith de 1833 apparaît dans un ghetto polonais, etc. », RASTIER F. (2007), « Passages », in *Corpus*, 6, [En ligne] <http://corpus.revues.org/832>, mis en ligne le 01 juillet 2008, consulté le 4 novembre 2014.

sages publicitaires : on remarque ainsi comment les phonèmes du nom propre de marque se retrouvent dans le pavé rédactionnel²⁷ : « **Nutrilift** [nom de marque] : **nourrir** et **raffermir**. **Lait** crème onctueux [qui] **nourrit** **intensément** la peau et **raffermit** progressivement [pavé rédactionnel] ».

Dans une étude déjà ancienne, consacrée au *Rivage de Syrtes* de Julien Gracq, Michel Murat²⁸ relevait dans le roman tout un inconscient du texte, une rhétorique profonde construite dans les paragrammes dérivés des anthroponymes et des toponymes. À partir du nom du personnage Vanessa, par exemple, il relève ainsi les lexèmes attestés qui lui sont reliés « **naissance**, **scène**, **vierge**, **ventouse**, **vorace**, **valve**, **vase**, **véneuse**, **vaisseau**, **noués**, **ensevelissement**, **vivace**, **Venise**, **Vénus** ». Est-on sûr que la répétition de ces phonèmes soit toujours délibérée ? « Le hasard aussi peut être poète » dit Étienne Brunet : le mot vient-il parce que le son le convoque ? Ou bien se présente-t-il en premier, se logeant dans une position morphosyntaxique appropriée en imposant ses sons²⁹, entraînant de fait le sens avec lui. Le processus cognitif à l'origine de l'expression est à la fois onomasiologique et sémasiologique. Sens et son, autrement dit signifié et signifiant, doivent coïncider pour que l'on puisse reconstruire une quelconque visée – quand bien même sous-jacente voire inconsciente – de la part de l'énonciateur, tout en ayant bien à l'esprit que notre lecture est impliquée dans une interprétation subjective. La matérialité des paroles énoncées, leur poids phonique ou graphique (souvent mimétique d'un poids sémantique), le tempo cadencé de la struc-

²⁷ SINI L. (2007), « Quelques aspects linguistiques de la fonction poétique du message publicitaire », in BELLATI G. et al. (éd.), *Un paysage choisi, Mélanges de linguistique française offerts à Leo Schena*, Torino, L'Harmattan Italia, pp. 346-357.

²⁸ MURAT M. (1983), « *Le rivage des Syrtes de Julien Gracq* » – vol. 1 : *Le roman des noms propres* ; vol. 2 : *Poétique de l'analogie*, Paris, José Corti.

²⁹ BRUNET E. (2010), « L'allitération, hasard et observation », in JADT : 10th International Conference on Statistical Analysis of Textual Data ; cf. http://www.ledonline.it/ledonline/JADT-2010/allegati/JADT-2010-0275-0288_136-Brunet.pdf, consulté le 10-03-2015.

ture phrastique, les silences intersticiels, le pouvoir incantatoire de certaines séries phoniques, comme des accentuations spécifiques contraignant la prosodie, doivent être comprises, c'est-à-dire entendues, comme l'a si bien relevé Henri Meschonnic dans ses études sur le rythme³⁰. « Ce que dit quelqu'un, [...] la manière dont quelqu'un dit quelque chose est (co-)déterminée par des traits déposés dans le matériel concret d'une langue, par des traits qui, dérobés à toute intention préconçue, [peuvent] d'autant plus susciter des effets de sens non pressentis³¹ ». Le paragramme serait donc bien une forme littéraire du lapsus – voire une forme « littéraire » dans le sens premier de « à la lettre » ou « dans la lettre » –, réglé par des figures de condensations et de déplacements graphiques et phoniques dont le texte garde les indices fuyants.

Conclusion

À la suite de ces observations, il serait légitime de se demander si les erreurs que nous avons l'habitude de noter dans notre pratique d'observateur de la langue au travail, ne relèvent pas toutes de formes plus ou moins avérées de lapsus, faisant apparaître une sorte de phénoménologie au travers de laquelle nous reparcourons les traces d'un raisonnement, nous reconstruisons une sorte d'anamnèse du symptôme auquel il faudrait remédier. D'un certain point de vue, le lapsus serait la partie émergée de l'iceberg de la langue, une concrétion trop visible et parfois troublante d'un sens qui aurait dû être tu, caché, voire corrigé. Mais cette faillibilité signifiante de la parole nous permet de détecter des processus linguistiques latents, qui s'actualisent dans le déroulement de la

³⁰ Qui s'exprime dans cet aphorisme paradoxal à propos de la construction poétique : « le vers est dans la langue et non pas la langue est dans le vers » ; cf. MESCHONNIC H. (1997), *De la langue française – Essai sur une clarté obscure*, Paris, Hachette Littératures, p. 213.

³¹ FEHR J. (1997), *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF, p. 201.

chaîne parlée. À ce titre, le phénomène du lapsus est révélateur à la fois du fonctionnement de la langue (on peut peut-être oser ici le néologisme lacanien « *lalangue* ») et de l'impuissance à déterminer la véritable origine de la parole dite. Autrement dit, les réflexions que nous avons exposées ici nous autorisent à poser cette question, à la limite de la métaphysique et aux antipodes d'une vision instrumentale de la langue : qui parle en nous ou pour nous lorsque nous nous exprimons à travers notre discours ?